En famille...

Ariane et Benoît Thiran

La non-violence, ça s'apprend. La première école, c'est la famille...

En 1990, nous sommes partis travailler en Équateur. Ariane était architecte, Benoît ingénieur commercial. Conscients d'être des privilégiés, nous voulions vivre un temps la réalité du Sud.

D'emblée, la pauvreté nous a bouleversés. Une profonde révolte a grondé en nous, dirigée contre nos sociétés complices de ces situations. Cette violence, ces injustices, est-ce une fatalité ? Que pouvons-nous faire face à ce qui détruit l'homme? Et si Dieu existe, que fait-il ?

Ce sont les Équatoriens des quartiers marginaux et les paysans qui nous ont ouvert le cœur. Là où nous aurions été anéantis par la situation ou submergés par la violence de notre révolte, nous les avons vus capables d'espérance, de partage, de joie. À leur contact, nous découvrons quelque chose d'indestructible en l'être humain, une force que la haine ne peut détruire, capable de rompre la spirale de la violence. En 1992, lorsque naît notre fille aînée, nous l'appelons Shuyana, espérance en quechua, la langue de ces Indiens des Andes.

Cette même année, nous sommes les «invités de la dernière heure» du Mouvement international de la Réconciliation qui se réunit à Quito. Nous découvrons l'existence de ces gens qui oeuvrent à la paix depuis des décennies. Leur chemin a un nom, qui varie selon les cultures : Non-Violence active, Amour des ennemis (Jésus), force de la Vérité (Gandhi), force de l'Amour (L. King). Cette découverte est si lumineuse que nous la recevons comme un appel, qui engage désormais toute notre vie.

Dès lors, tout devient l'occasion d'expérimenter cette non-violence: notre travail auprès des paysans, notre couple, notre famille, notre foi. «Dieu donne la semence que l'on sème et la nourriture que l'on mange. Il vous donnera aussi tout le nécessaire pour votre semis, et le fera croître. Il fera que votre générosité produise une grande récolte.» (2Co 9,10). Dans cette promesse, nous accueillons notre deuxième fille, Sara - maïs en quechua, le symbole de la fécondité.

Nous laissant imprégner au jour le jour, nous découvrons nos propres tensions, notre complicité avec la culture de la violence qui nous apparaissait si clairement chez les autres et nous révoltait tant! La simplicité de nos amis indiens, leur précarité et en même temps cette capacité à rechercher la vie, quel que soit l'imprévu - l'échec, l'injustice, la souffrance ou la mort qui frappe à la porte -, font écho à saint Paul: «C'est quand je suis faible que je suis fort.» Nous découvrons comment Dieu agit au cœur de notre humanité, au cœur de notre faiblesse. Habités de cette expérience, nous accueillons notre troisième enfant, Paolo.

La tâche pour vivre cet «amour actif» au quotidien est immense. Souvent, nous sommes tentés de dire que c'est impossible! On se sent toujours déficitaire quand on veut faire face à la violence avec les armes de l'amour. Mais Jésus nous dit : «J'ai besoin de tes cinq pains et de tes deux poissons pour me multiplier, moi le pain vivant. Je sais, avec cinq pains et deux poissons, c'est impossible de nourrir 5000 hommes ! Mais si tu ne m'apportes pas le peu que tu as ou que tu es, je ne peux pas multiplier mon amour. OSER et CROIRE... voilà ce que j'attends de toi.»

Oser et croire , nous l'avons maintes fois expérimenté, produit des retournements car Dieu peut alors agir à travers nous. Nous nous souvenons de Marco. Suite à un désaccord sur l'orientation du projet en Équateur, nous nous sentons trahis. Malgré nos efforts, nous sommes incapables de lui pardonner. Nous décidons malgré tout, Ariane et moi, de lui apporter des chocolats pour Noël. Devant sa porte, mes impulsions me disaient : «S'il ouvre, je lui casse la gueule.» Je criais intérieurement: «Viens en aide à mon peu d'amour!» Quand il a ouvert, nous avons souri. Lui aussi. Nous avons parlé un temps : nous étions à nouveau capables de nous regarder en êtres humains. Ne pas écarter notre ennemi, ne pas vouloir éliminer celui qui nous fait du tort, oser la vérité, est une attitude qui porte ses fruits dans le temps.

En 1997, nous rentrons en Belgique. Après deux ans de «relecture» , brûlés par le désir de partager ce trésor, nous créons des retraites-formations : «Gérer les conflits, un cheminement à la lumière de l'Évangile.[1]» Benoît devient responsable de l'Arche à Bruxelles, une communauté de vie fondée par Jean Vanier avec des personnes qui portent un handicap mental. L'Arche est une université du cœur ; un lieu où l'on apprend à être en relation avec des gens de cultures et de situations si différentes; un lieu où apprivoiser peu à peu nos propres fragilités, que nous cherchons si souvent à cacher... Sans les personnes avec un handicap, il serait impossible de découvrir un chemin de non-violence avec nous-même! Oser mettre le petit, le faible, le pauvre au centre de nos relations, ne pas en avoir peur, même et surtout lorsqu'il est en nous... L'Arche est un signe pour notre monde, un témoignage face à la violence toujours fondée sur le mépris de la dignité humaine.

Et nos enfants ? Ils partagent cette soif de justice et se rendent compte que le monde en a besoin. Ils nous aident aussi sur ce chemin. Comme tout parent, il m'arrive de m'emporter. Mais quand je prends conscience de ma «violence», comment réagir ? Vais-je profiter de ma position parentale: «J'ai bien raison de te crier dessus, de te donner une fessée ... c'est de ta faute, tu l'as mérité !» Si je reviens vers l'enfant en osant dire la vérité, cela change tout: «Je me sens mal de t'avoir fait cela. Ce n'est pas ça que je veux vivre avec toi. Je me suis emporté, je ne crois pas que c'est ainsi que l'on résout les différends » Nous sortons tous grandis, découvrant qu'on peut être vulnérable... même adulte.

«TOI, TU ES TROP FORTE...»

Les enfants comprennent très bien la non-violence. Un jour, Anthony, un garçon dans la classe de notre fille Shuyana, frappe sa meilleure amie. Shuyana, qui a 8 ans, s'interpose et comme la cloche a sonné, elle dit à Anthony: «Maintenant, ça suffit, rentre en classe.» Celui-ci commence à la taper. Un autre garçon vient défendre Shuyana en bousculant Anthony. Mais aussitôt, elle dit: «Non, laisse : ce n'est pas comme ça qu'on règle les problèmes». Elle redit à Anthony: «Maintenant, arrête et rentre en classe». Agacé, il redouble les coups. Elle a mal ; des larmes coulent de ses yeux mais elle reste là, ferme. Heureusement, le directeur arrive. Il demande à Shuyana ce qui s'est passé. Elle raconte les faits sans émettre aucun jugement. Le directeur s'adresse alors à Anthony pour avoir sa version des faits. Penaud, il bafouille : «Je ne sais pas, je ne me souviens plus». Le lendemain, Anthony vient voir Shuyana et lui dit : «Toi, je ne te toucherai plus, tu es trop forte»...

© Thiran / EQM

Oser mettre le petit, le faible, le pauvre au centre de nos relations.